

John Robert H. & Co.



LA

LANTERNE

VOL. I. MONTRÉAL, 10 DÉCEMBRE 1868. No. 13.

Le culte de l'Anglais, c'est sa reine; celui du Français, le calambour; celui de l'Espagnol, le pronunciamento; l'Italien adore la conspiration, le Yankee est amoureux fou du risque, l'idole du Canadien, c'est le *Qu'en dira-t-on?*

Nul ne se soucie autant de ce que pense, et surtout de ce que dit autrui.

Un tel veut bien me donner un conseil. “Vous allez trop loin, me dit-il, vous imprimez des choses qu'on ne saurait répéter, vous empêchez ainsi grand nombre de gens de vous lire; il faut ménager les susceptibilités, les idées reçues, il est certaines choses qu'on ne peut changer.....”

Ce refrain là n'a pas de variantes. On rencontre un bon homme dans la rue, un brave citoyen qui n'est jamais sorti de chez lui, qui ne sait pas que la terre tourne, qui n'a jamais rien lu, et qui, tombant par hasard sur un numéro de la *Lanterne*, recule d'effroi. Ce bon homme vous dit que mon pamphlet est épouvantable, vous demande comment de pareilles choses peuvent s'imprimer, qu'il est impossible de le laisser pénétrer dans les familles, et vous qui êtes un *libéral*, j'entends libéral comme les sept-huitièmes de ceux qui prennent ce nom, vous vous dites, ou vous venez me dire, que je dépasse toutes les bornes, que le *sentiment public* se prononce contre moi, que je me fais un tort énorme, outre que je ruine ma cause.

* *

Vous êtes très-aimable; mais voyons. Ce que je dis se dit depuis trois cents ans dans toute l'Europe, et se dit encore tous les jours par les mille voix de la presse. Si je reproduis des choses scandaleuses, à qui la faute, si ce n'est à ceux qui les font? Et pourquoi veut-on qu'il y ait en Canada une presse à part, un langage à part, une publicité bâtarde et boîteuse faite exprès pour ce peuple qui n'a pas le droit d'apprendre ce que tous les autres peuples savent?

X Je sais que la vérité claire et nue effarouche vos timides paupières, mais il faut en prendre l'habitude. Tout ce qui est du ressort de la publicité, doit être publié. Tout fait, qu'il soit avéré ou douteux, admirable ou scandaleux, a droit à sa place dans un journal, et on la lui donne partout, excepté en Canada, où la presse n'a été jusqu'aujourd'hui qu'un *hosanna* au clergé.

Toutes les idées, toutes les doctrines, toutes les théories se discutent dans tous les pays libres, c'est ainsi qu'ils s'éclairent; et vous voulez me fermer la bouche à moi, sous prétexte que nous sommes en Canada, et qu'il faut ménager l'opinion! Quel aveu de notre profonde ignorance, de notre infériorité!

L'opinion! où la voyez-vous? sur quoi peut se fonder une opinion en Canada, quand toute l'éducation est entre les mains d'un ordre intéressé à la faire aussi faible que possible, quand tous les journaux ne sont que d'une couleur, quand tous les prétendus libéraux ont peur de l'expression des idées libres qui leur feraient du tort devant leurs constituans ou leurs clients?

Devons-nous suivre l'opinion, ou la guider? Devons-nous descendre au niveau du public, ou l'élever jusqu'à nous? Devons-nous faire ce public, ou bien nous confondre avec lui en caressant son ignorance?

Si vous n'avez pas le courage de me suivre, pourquoi voulez-vous m'arrêter? « Mais nous ne pouvons pas montrer vos écrits à nos femmes, à nos filles..... »

Allons donc, est-ce que le Canada est le seul pays où il y ait des femmes et des filles? et puis, ai-je à m'occuper, moi, que vous vouliez ou que vous ne vouliez pas leur montrer ce que j'écris? Je vais ma ligne, droite, et je dis la vérité pour ceux qui sont capables de l'entendre.

Je n'écris pas pour les hommes d'aujourd'hui, oh, grands dieux! ça n'en vaudrait pas la peine; mais j'écris pour la génération qui pousse, et celle qui la suivra, alors qu'un certain nombre d'idées auront fini par percer l'ombre épaisse qui nous enveloppe.

J'écris pour instruire, et pour former une société, une jeunesse qui s'affranchisse, après quoi le peuple suivra.

Je n'ai rien à demander aux hommes du jour, ni de peuple à courtiser. S'il fallait parler directement au peuple ou aux familles, je n'aurais qu'à prendre le premier livre de prières venu, le transcrire en entier dans la *Lanterne*, et demander ensuite \$2.00 au bout de l'année.

Je ne connais pas, Messieurs, ou plutôt je ne la connais que pour la fouler aux pieds, cette hideuse tactique « *A Jésuite Jésuite et demi*, » comme si ce n'était pas assez d'être Jésuite tout court, ou comme si l'on pouvait être plus adroit qu'un Jésuite.

La vérité est une et indivisible. L'amoindrir ou la dissimuler, c'est la corrompre. Où en seraient donc les autres pays, si les hommes qui les ont illustrés s'étaient amusés à entourer de réticences les idées qui ont avancé la cause des peuples? Au penseur, à l'écrivain, le devoir sacré, inaltérable, absolu, de dire tout ce qu'il pense, et surtout tout ce qui est.

C'est ce que je fais, à travers les clameurs, les plaintes, les cris d'effroi, convaincu d'une chose, c'est que dans dix ans, ceux qui trouvent que je vais trop loin aujourd'hui, me glorifieront.



Il a été question dernièrement d'attirer en Canada une émigration française.

Je ne vois pas pourquoi les français qui ont aboli la dime chez eux depuis quatre-vingts ans, s'amuseraient à venir la payer ici, ni ne vois-je comment nous conserverions des étrangers, quand nous ne pouvons même pas garder ceux dont le Canada est la patrie.

Du reste, personne ne désire une émigration française; les anglais n'y tiennent pas, le clergé tient à ce qu'elle ne vienne

pas, et nous ne tenons qu'à ce à quoi tient le clergé.

Le Haut-Canada, lui, demande que l'émigration afflue sur son sol, à quelque nationalité, à quelque religion qu'elle appartienne.

Ce n'est pas là le seul exemple d'intelligence, de libéralité, et de sentiment du progrès que nous donne cette province-sœur, depuis qu'elle a le bonheur de ne plus être trainée avec nous à la remorque du monde.

Elle a réduit à un chiffre insignifiant le cens électoral et la qualification des éligibles, elle vient de refuser toute subvention du gouvernement aux écoles sectaires, consacrant ainsi le principe de la séparation absolue de l'église et de l'état, et elle est sur le point d'adopter un système d'éducation supérieure universitaire, c.-à-d. libre.

..

A propos de M. Havin, directeur politique du *Siccle* de Paris, le *grand prêtre*, comme on l'appelle, les journaux canadiens ont tous reproduit avec emphase et triomphe, d'après un petit article arrangé pour la circonstance par un journal clérical de France, que M. Havin était mort confessant ses erreurs, administré, huilé, et tout prêt à être lancé l'autre bord.

Or, le fait, le fait véritable est que M. Havin est mort d'une congestion cérébrale qui a duré huit jours sans qu'il pût reprendre ses sens, sans qu'il pût même reconnaître personne, malgré les efforts répétés de Mme Havin, qui, malade elle-même, s'était fait porter auprès du lit du moribond, et de sa fille, Mme Ségaud, qui ne l'a point quitté.

La forte constitution de M. Havin a lutté huit jours durant contre la mort; mais le cerveau avait cessé de fonctionner.

La *Minerve* elle-même se charge de nous apprendre que M. Havin, pris d'une fièvre mortelle à la suite d'un échec électoral, a été jusqu'à sa mort dans un délire continu, pendant lequel il ne cessait de répéter "*cinq cents voix de majorité, cinq cents voix de majorité!*"

Si c'est là la confession de M. Havin, je comprends qu'on l'ait promptement absous.

..

Il m'est venu une réflexion. Si j'enseignais une doctrine, il me semble que j'aurais honte de recruter des adhérens parmi ceux dont l'esprit affaibli les met hors d'état de rien juger ni comprendre. Je ne me targuerai pas, mais certes je rougirais de ces conversions *in extremis*, qui ne prouvent qu'une chose, c'est que l'homme, à l'heure de la mort, est un être passif, incapable de lutter contre les obsessions, en proie le plus souvent à des terreurs imaginaires dont il se moque dans l'exercice plein de ses facultés, et qu'il n'a plus l'énergie de repousser, n'ayant même plus celle d'exprimer un désir.

Quoi ! voilà une vérité incontestable, révélée, voilà un enseignement qu'on appelle divin, et on ne peut le persuader qu'à des mourants qui ne vous comprennent pas !

Voilà un homme qui se sera moqué de vous pendant soixante ans, qui vous aura confondus dans toutes les polémiques, et vous triompherez de le voir pendant cinq minutes résigné à vous entendre, parce qu'il ne peut vous repousser !

Vous êtes donc aux abois que votre doctrine ne se compose plus que d'agonies, et que votre voix n'a d'ascendant qu'au milieu des râles !

* *

Le *Nouveau-Monde* dit que si la mort de Napoléon était réellement arrivée, elle aurait donné lieu à des événements très-graves en Europe.

C'est la seule pensée profonde que j'aie encore remarquée dans ce journal.

* *

Les Madrilènes ont détruit l'échafaud où montaient les condamnés pour subir le supplice du garot (étranglement).

L'Espagne, ayant aboli la peine de mort, il ne lui restait plus qu'à démolir les instruments de supplice.

Voilà encore un de ces actes féroces et barbares, une de ces scènes sanglantes des révolutions que le *Nouveau-Monde* ne lui pardonnera jamais.

* *

Par contre, certains Etats de l'Union Américaine ont conservé les piloris.

Dernièrement un vieillard était attaché à un poteau, et fouetté à Newcastle, dans le Maryland.

Toute la presse américaine s'est soulevée, il est vrai, contre cet acte odieux, reste des temps barbares. Mais enfin, voilà un fait. Il existe encore dans la grande république des Etats où l'on fouette les hommes ! Honte à eux !

Hélas ! il est encore plus d'un principe d'humanité que n'a pas inscrit dans ses lois ce peuple si fier de sa liberté, de son éducation, de sa merveilleuse croissance, et de son avenir.

* *

Les journaux américains contenaient la semaine dernière, toute une longue colonne de crimes, tels qu'infanticides, viols, meurtres, et ils s'effrayaient de leur nombre inaccoutumé.

Rien n'est contagieux comme l'exemple. Les gens du sud, les protégés de nos organes cléricaux, ont commis impunément tant d'énormités, ont fait tant de massacres, et répandu tant de

sang depuis quelques mois, que l'eau a dû en venir à la bouche de leurs émules du nord.

Du reste, presque tous les crimes rapportés sont accomplis par des émigrés de fraîche date, privés de toutes ressources, éctume de l'Europe vomie dans les grandes villes d'Amérique, et qui croient y trouver l'impunité parce qu'ils y trouvent la liberté.

Le vol et le meurtre ne sont pour eux que des moyens. Que ne viennent-ils en Canada ! les séminaires, l'évêché, et les couvents se chargeraient de leur en enseigner un autre beaucoup plus profitable, et bien moins dangereux, un moyen qui a d'autant plus de succès qu'il est plus honteux, la mendicité.

X
J'ai dit l'évêché, c'est peut-être trop ; je dirai que quelques uns de ses membres peuvent bien encourager le vice, puisqu'ils protègent directement les criminels.

Lorsque John Surratt, poursuivi pour complicité dans l'assassinat de Lincoln, échappa à la police américaine, il vint se réfugier à Montréal. Un prêtre de l'évêché, M. Lapierre, le prit sous sa garde, et le cacha deux mois dans une maison de cette ville. Menacé d'être découvert, il le confia aux soins du curé de Belœil, M. Boucher, qui le garda, renfermé dans une chambre de son presbytère, pendant plus d'un mois, au bout de quel temps, il le conduisit, travesti, transformé, à bord du *Peruvian* qui partait pour l'Europe.

En route, Surratt raconta tous ces détails au docteur McMillan, de Sweetsburg, en qui il croyait trouver un complice ou un protecteur de criminel, puisque le curé Boucher le lui avait recommandé. Mais, arrivé à Liverpool, McMillan alla dénoncer Surratt, qui réussit à s'échapper encore, comme on sait.

Revenu en Canada, McMillan raconta ces faits, comparut même en cour à Washington, où il donna les plus minutieux détails de tout ce qu'il avait appris de la bouche même de Surratt. Alors M. l'abbé Boucher écrivit contre lui des articles dans la *Minerve*, où il le qualifiait de parjure, d'homme sans honnêteté, de médecin exerçant une pratique criminelle....

M. McMillan fit aussitôt faire une enquête qui ne tarda pas à le laver des odieuses accusations que M. le curé avait imaginées pour le besoin de sa cause, et il fit de plus condamner le dit M. le curé en 200 dollars de dommages-intérêts pour calomnies.

Si le docteur McMillan était un médecin tel qu'on le représentait, M. le curé Boucher eût pu lui fournir des cas de pratique, de source non équivoque, dit la rumeur : car il paraît qu'il en a fait de jolies à Belœil.

Etant allé l'an dernier à Portland avec deux autres curés du diocèse de Montréal, habillés en laïques, sous de faux noms, au moment où il s'amusait le plus avec ses joyeux camarades qui s'étaient complètement déboutonnés, n'a-t-il pas la déveine de

tomber nez-à-nez avec une jeune fille qu'il avait très-intimement connue, et qui se trouvait alors servante de l'hôtel où étaient descendus saintement les trois curés, pour faire des conversions, c'est-à-dire changer les bouteilles pleines en bouteilles vides.

Comment ! s'écria-t-elle, c'est vous, M. le curé, c'est vous, ici, dans cet attirail.....ah ! elle est bonne !...

—Moi, M. le curé ! qui ça, qu'est-ce,.....que.....vous, mais.....je.....ne suis pas.....soyez cert... ah !

Et le lendemain, de fort bonne heure, M. le curé décampaît, tel qu'il appert, détaillé très-au long dans le procès de Surratt qui a eu lieu dernièrement à Washington, où M. le curé Boucher a comparu comme témoin, lequel procès j'ai en ma possession, imprimé très-bellement, 2 volumes, petit in-octavo, couvert bleu, sans indulgences y attachées, car il n'y a que des vérités dedans.

Ces deux volumes m'ont été envoyés par le gouvernement de Washington, avec lequel je suis en relations très-suivies, et je les déclare authentiques.

Maintenant, M. le curé Boucher, ou M. l'abbé Lapierre, n'importe, voudront-ils bien me rendre le service de faire faire une enquête sur tout ce que je dis là ?

..

Mr. Charles Ouimet, le célèbre criminaliste que le gouvernement, c'est-à-dire son oncle, a nommé avocat de la couronne, vient de faire un terme à Beauharnois.

Sur dix-neuf prévenus, il y eut dix-neuf acquittés. Tous ceux qui ont plaidé coupable, ont été trouvés innocents, dès que Mr. Ouimet a élevé la voix contre eux ! Tous ceux qui ont plaidé non coupable, ont été acquittés par la même raison, mais moins facilement, car on a cru qu'ils voulaient simplement imiter ceux qui avaient eu la bonne inspiration de plaider coupable.

Les avocats de la défense, enchantés de la manière dont le jeune substitut simplifiait leur besogne, lui ont offert un grand banquet où il n'y a pas eu de convives.

..

A ceux qui m'accusent d'exagération, je demanderai s'ils ont lu les choses dont je parle, et si l'exagération peut venir de moi qui ne fais que signaler et commenter des faits.

Si cela ne suffit pas, je répondrai à ceux qui me reprochent encore d'attaquer sans relâche le clergé, par les citations suivantes de la *Gazette des Campagnes*, où l'on verra que je suis d'une infinie douceur et d'une extrême modération, comparativement aux douces et au langage dont le clergé se sert sans relâche et sans détour contre nous.

“ La révolution, dit la *Gazette*, c'est la proclamation des droits de l'homme contre les droits de Dieu, ” (comme si l'homme ne tenait pas ses droits de Dieu

même ?) " Faire des lois, sans tenir compte de la suprême autorité de Celui à qui tout est soumis, parce que rien n'existe que par lui ; faire de la politique, en mettant absolument de côté les intérêts spirituels des individus et des familles, seuls intérêts que la vraie politique doit favoriser, puisque les gouvernements n'existent que pour aider les âmes à se sauver.....

Cependant, Dieu ne veut pas laisser périr le monde sous les griffes de Satan, car le nombre des élus n'est pas encore complet. Il ne le laissera qu'un peu de temps sous la puissance de ce prince des ténèbres, et ensuite il le délivrera. Il est tout probable cependant que cette délivrance ne s'opérera qu'après les crises les plus terribles.

De même qu'aux jours où le Fils de l'homme parut sur la terre, les possédés étaient violemment agités au moment où il commandait à l'Esprit immonde de sortir de leurs corps, de même aussi le monde actuel passera par les convulsions de l'agonie lorsque Satan lâchera prise. *Il fut du sang et du sang à flots pour expier les crimes dont ce monde s'est rendu coupable envers Dieu et son Eglise.*

Plus loin, parlant des cataclismes terribles qui ont eu lieu récemment au Pérou, en Califormie, en Italie, en Suisse, la *Gazette* ajoute :

" Ces formidables ébranlements devraient nous donner beaucoup à réfléchir. Notre globe entre en convulsions parce qu'un immense désordre règne dans les mœurs et les intelligences ; il gémit sous le poids des iniquités des hommes ; il s'agite, impatient qu'il est de voir arriver le moment où l'Esprit sanctificateur viendra renouveler la face de la terre."

Et l'on voudra que je me taise maintenant ! on voudra que je ne répète pas sur tous les tons, et sous toutes les formes, que tant que l'éducation sera entre les mains du clergé, nous ne pourrons sortir de la honteuse infériorité où nous croupissons, et que nous ne pouvons que former tôt ou tard un peuple de crétins, foulé aux pieds sur notre propre sol, parias d'un monde que nous ne comprendrons pas, pendant que les races étrangères, nous poussant du pied, se réserveront à elles seules les magnifiques destinées de notre continent !

Devant cet ennemi acharné, implacable, de notre nationalité, de notre intelligence, de notre éducation, on voudra que je cesse de crier, quand je suis la seule voix qui s'élève, pendant qu'eux, les prêtres, ont le pays entier comme à eux, inondé de leurs collèges, de leurs institutions, de leurs écoles, de leurs sociétés, où tous les jours, sans trêve ni relâche, ils prêchent la haine de la science et du progrès !

Si les prétendus libéraux qui foisonnent partout, et qui passent leur temps à se plaindre en redoutant le remède, me laissent seul à lutter contre cet ordre infâme qui nous a paralysés et abrutis, tant pis pour eux.

Je ne puis que me sacrifier à leur avancement, en les couvrant de mon mépris.

CORRESPONDANCES.

Québec, 1er déc. 1868.

Cher Monsieur.

L'autre jour j'entrais dans le magasin d'un de vos dépositaires pour me procurer un numéro de la *Lanterne*. Je fus bien étonné quand le propriétaire (un protestant) m'apprit qu'un prêtre l'avait visité dernièrement, ayant pour objet la suppression de votre lumineux petit journal. Les arguments de ce digne père furent des remontrances fortes, suivies de l'expression emphatique de sa surprise de ce que les vitres du magasin n'avaient pas été cassées. Quelle effronterie !

Monsieur, imaginez donc un ministre protestant se présentant chez un libraire catholique, et lui demandant d'arrêter la vente de certains livres écrits contre l'église protestante ! Quel bruit ne feraient pas les organes du clergé romain ! avec quelle indignation parleraient ils de la suppression de la liberté religieuse ! (une chose, entre parenthèses, qu'ils ne connaissent pas.)

C'est ainsi, monsieur, que la plupart des prêtres essaient de priver les catholiques (et même les protestants) de la liberté de conscience, un des meilleurs biens que Dieu nous ait donnés. Il y a beaucoup de gens ici qui cherchent la raison de la haine que les prêtres portent à votre *Lanterne* ; mais c'est facile à dire. Sa lumière est forte, et ils aiment mieux les ténèbres, parce que leurs œuvres sont mauvaises.

Qu'elle réussisse à dissiper ces ténèbres, tel est le désir
d'Un de vos lecteurs.

Je suis homme à ne plus m'émouvoir de quoi que ce soit. Mais une chose m'aurait étonné, c'est que le clergé, ayant droit de tout faire dans ce pays, n'abusât point de ce droit, et ne se mit au-dessus des mœurs, des lois, et des libertés individuelles.

C'eût été là un clergé trop vertueux pour notre époque où la religion n'est plus qu'un trafic et une farce.

Mais les prêtres canadiens ayant abusé largement de l'autocratie qu'on leur abandonne, je ne vois dans le fait mentionné par mon correspondant qu'un de ces épisodes vulgaires comme il y en a des centaines par jour.

Une seule réflexion m'est venue. Ce prêtre, que j'adore, se sera dit sans doute en voyant la compagnie du gaz refuser depuis un mois d'éclairer la ville de Québec, qu'il était convenable que l'état intellectuel de la ville fût en harmonie avec son état matériel, et voilà pourquoi il a voulu supprimer la *Lanterne* chez mon dépositaire, ignorant sans doute que pour supprimer la *Lanterne*, il faudrait en supprimer l'auteur.

Cookshire, 8 déc. 1868.

A. BUIES,
Montréal

«Citoyen,

Ci-inclus \$1.00 pour un abonnement de six mois à la *Lanterne*.

Ceci n'est qu'un faible acompte de ce que l'on vous doit, car que vous dites là, citoyen, n'a pas de prix.

Ce n'est, certes, pas de l'huile de Notre-Dame de Pitié que vous brûlez dans votre *Lanterne*. »

Que de choses se passent en ce moment dans le monde ! En Angleterre, l'avènement des classes ouvrières vient d'avoir lieu avec la nouvelle députation élue au parlement.

Il y a aujourd'hui des classes ouvrières en Angleterre ! auparavant, on ne connaissait que les *leading classes* ; le reste, ce qui était au-dessous, n'avait pas de nom.

Les classes ouvrières se manifestèrent pour la première fois en 1863, lors de l'insurrection de la Pologne. La Grande-Bretagne entière était frémissante d'indignation contre la barbarie russe qui avait armé de son désespoir un peuple héroïque. Les discours et les meetings se succédaient, mais on reculait toujours avec terreur devant l'emploi du moyen pratique pour arrêter le czar, la guerre. Alors, une députation des ouvriers alla trouver lord Palmerston, et le pressa de frapper un coup décisif. « Mais c'est donc la guerre que vous voulez, » s'écria le vieux ministre. — « Va pour la guerre, » lui fut-il répondu.

Ce qui montre combien la sagesse des diplomates est parfois au-dessous de l'instinct des peuples.

En Espagne, dans l'Espagne de Philippe II, de Ferdinand VII, le Néron moderne, et d'Isabelle II, les principes démocratiques s'accroissent tous les jours, et les rangs des républicains grossissent comme un océan.

En France, une agitation sourde et qui éclate parfois, semblable à ce grondement sous-marin qui précède la tempête, remplit l'Europe d'inquiétude, et la tient dans l'attente d'une révolution.

Aux Etats-Unis l'élection de Grant décide de la pacification du sud, et de la subjugation, probablement définitive, des races Indiennes, éternelles ennemies de la civilisation.

A Cuba, le drapeau de l'indépendance est levé, et flotte victorieux sur la reine des îles.

En Canada, Guilbault vient d'ouvrir son glaciarium !

On me communique, sous forme de chronique, l'amusante révélation qui suit.

L'auteur a voulu garder le plus mystérieux anonyme ; peut-

être ne l'ai-je jamais ni connu ni vu. N'importe, je lui fais les honneurs de l'impression, me contentant de me rappeler à son souvenir, si l'envie lui prend d'acheter deux ou trois douzaines de *Lanternes*.

PETITE CHRONIQUE MUSICALE.

Depuis longtemps on me disait qu'il se faisait d'excellente musique à l'Eglise de Notre-Dame; je me suis donc décidé à aller l'entendre, mais quel désappointement! Les Pères Jésuites nous donnent la meilleure musique et le chant le plus choisi, surtout à la cérémonie de huit heures du soir; de même les églises protestantes ont les instrumentistes et les vocalistes les mieux exercés.

Mais, à la Paroisse, ce qu'on entend, c'est un vacarme à faire frissonner les sourds.

C'est à qui fera le plus de bruit, sans musique; je crois qu'il manque une chose au directeur que l'on dit être un grand musicien, mais d'un autre genre que les autres, c'est, à part l'Orgue, une batterie d'artillerie, une compagnie, et en sus un orchestre de 150 tambours.

Il vous semble entendre, en guise de morceaux sacrés des cris de tous les animaux les plus féroces, des hennissements de chevaux, des coups de canon. On m'a dit de plus que ces coups de canon étaient les coups de pied du directeur. Certes, il n'y va pas de main-morte, ce directeur. Il ne peut rester deux secondes à sa place; c'est un coup de pied à l'un, une tappe à l'autre, un coup d'archet à un troisième, un coup de rouleau de papier à un quatrième, un cri dans l'oreille du cinquième, un rugissement sur la tête du sixième; de bout sur un banc, de là sur une chaise, d'autrefois à quatre pattes.

Ce serait amusant en diable si ce n'était pas un grossier scandale. Je connais des grooms ivrognes qui ne voudraient pas faire dans une écurie ce que ce Monsieur Barbarin se permet de faire dans l'église. Je suis allé à Paris, à Londres, en Italie, aux Etats-Unis, mais n'ai jamais entendu ni vu dans les églises semblables bouleversements. Il n'y a qu'en Chine et au Japon où je ne sois pas allé; c'est là peut-être que ce monsieur le directeur a pris ses notions de chant et de musique. L'organiste me dit qu'il va jusqu'à lui donner des coups de poing dans le dos, quand il ne fait pas assez de bruit sur son orgue. C'est là un salaire qu'on ne peut se résoudre à accepter que par dévouement...

Votre..."

Si j'avais su qu'il se faisait tant de train à Notre-Dame, j'y serais allé plus tôt, rien que pour entendre la contre-partie des sermons de M. Giban, dont la voix, paraît-il, couvre tous les orchestres.

Sans doute, le séminaire n'aura trouvé que ce moyen de faire concurrence aux jésuites. "Faisons du tapage, a-t-il dit, ça simplifiera la besogne de nos prédicateurs, et l'on verra bien que les jésuites ne peuvent pas toujours nous enfoncer.

Et l'organiste continuera de recevoir des coups de poing dans le dos, chaque dimanche, pour prouver que les Sulpiciens peuvent aussi bien mener les âmes au ciel que les Jésuites.

J'annonce au public que les personnes qui désireraient se procurer un portrait photographié de Mazzini peuvent s'adresser à moi, et s'inscrire en versant 25 cents.

Ce portrait qu'il est excessivement difficile d'avoir, vu que Mazzini a longtemps refusé de se faire prendre, est de date récente, et en la possession d'une personne de Montréal qui en fera tirer un certain nombre d'épreuves, si elle peut compter sur un débit sérieux.

J'engage vivement tous ceux qui désirent conserver les traits de ce grand penseur, de cet agitateur terrible qui, pendant longtemps, fit trembler tous les trônes d'Europe, à profiter de cette bonne occasion.

SUITE DE LA PAGE INCONNUE DE L'ANCIENNE HISTOIRE DU CANADA (1685.)

Les Canadiens sont remplis d'eux-mêmes, et s'estiment au dessus de tous les peuples. Les femmes sont belles, les paresseuses en grand nombre, aimant le luxe au dernier point.....

Les troupes sont ordinairement en quartier chez les habitants des côtes ou seigneuries, depuis octobre jusqu'en mai. L'habitant qui ne fournit que l'ustensile à son soldat, l'emploie ordinairement à couper du bois, à déraciner des souches, à défricher des terres, ou à battre le blé, moyennant 10 sous par jour, outre sa nourriture. Le capitaine y trouve aussi son compte; car, pour obliger ses soldats à lui céder la moitié de leur paie, il les contraint de venir trois fois par semaine chez lui pour faire l'exercice. Or, comme une côte occupe deux ou trois lieues de terrain de front, ils aiment mieux s'arranger avec lui que de faire si souvent le même chemin dans la neige ou la boue. Alors, *volenti non fit injuria*. A l'égard des soldats qui ont de bons métiers, il profite de leur paie entière en leur donnant congé pour travailler dans les villes ou ailleurs. Ce qui fait qu'on se marie facilement, c'est la difficulté de causer avec les personnes du sexe. Il faut se déclarer aux pères et mères au bout de quatre visites qu'on fait à leurs filles; il faut parler de mariage ou cesser tout commerce, si non la mé-

disance attaque les uns et les autres comme il faut. Il se fait beaucoup d'intrigues, mais avec une extrême circonspection... (Frontenac et l'évêque voulaient marier un officier, qui, ne l'ayant pas voulu, a été privé d'avancement.)

* * *

CROYANCE DES SAUVAGES.—Ils soutiennent qu'il y a un Dieu, d'après la composition de l'univers.

Ils croient à l'immortalité de l'âme, parce que si elle était mortelle, tous les hommes seraient également heureux en cette vie, puisque Dieu, étant tout parfait et tout sage, n'aurait pu créer les uns pour être heureux, et les autres malheureux. Ils comparent le dieu des catholiques à un homme qui, ayant un petit trajet de mer à passer, ferait un détour de 3 à 400 lieues, c.-à-d. qu'au lieu de récompenser directement la vertu, ce dieu la mène par le chemin de la douleur. Si on leur demande pourquoi ils adorent plutôt Dieu dans le soleil que dans un arbre, ils répondent qu'ils choisissent ce qu'il y a de plus beau. Ils se moquent des jésuites, et lorsque par hasard ils vont à l'église, c'est pour attrapper quelques pipes de tabac. Ils soutiennent que l'homme ne doit jamais se dépouiller des privilèges de la raison, et que le dieu des catholiques s'est moqué d'eux en leur enjoignant de la consulter, et en leur donnant une religion de foi aveugle ;—de là on ne doit imposer à la raison aucune loi qu'elle ne comprend pas. On peut établir aussi bien le mensonge que la vérité avec une foi qui ne raisonne pas ; et ils peuvent aussi eux dire que leurs opinions sont des mystères incompréhensibles, et que ce n'est pas aux Français à sonder les secrets de Dieu... Le mot de *foi* les étourdit... Il faut être fou pour croire qu'un être tout puissant s'est reposé pendant toute l'éternité, et n'ait créé Adam que depuis 6000 ans pour le faire tenter.

AMOURS, MARIAGE.—Les Sauvages ne se marient qu'à 30 ans. Ils ne sont pas susceptibles de jalousie. Les filles font ce qu'elles veulent ; les femmes et les maris sont fidèles, parce qu'ils sont libres de se quitter quand ils veulent. Il ne faut pas parler d'amour aux sauvagesses durant le jour ; Les jésuites ont de bons vieillards dans toutes les cabanes qui leur rapportent ce qu'ils voient et entendent.—Les Français qui ont le malheur d'être découverts courant fleurette, sont nommés publiquement en chaire, dénoncés à l'évêque et au gouverneur-général, excommuniés, et traités comme infracteurs de la loi.—Mais les jésuites ont garde de s'attaquer ainsi aux Sauvages qui leur répondent qu'ils sont jaloux de ce que d'autres ont leurs maîtresses.

* * *

Sous le titre qui suit, *l'Homme*, je livre à la publicité un des plus admirables discours qui aient jamais été faits.

Ce discours n'a jamais été imprimé, et pour de bonnes raisons. C'est celui qui a valu à son auteur Lacordaire, l'exil hors

de Paris, à la suite du coup d'Etat,

Je le tiens d'un ami de France qui m'en a passé une copie minutieusement exacte.

Au moment où le souvenir du coup d'Etat du deux décembre 1851 est ravivé à Paris par des circonstances inattendues, telles que la souscription pour le monument de l'héroïque Baudin, mort sur les barricades, j'ai cru que l'occasion était bonne de faire connaître cette magnifique page.

*
*
*
LACORDAIRE.—L'HOMME.

Le vieux roi David, ce soldat qui avait remporté de si éclatantes victoires, ce prophète qui avait eu l'honneur de prédire la venue de Jésus-Christ, ce poète qui avait chanté ses douleurs dans des chants immortels, le roi David était mourant, et à l'heure suprême il fit venir son fils Salomon, et lui dit : « Je prends le chemin de toutes les choses de la terre, relève ton courage, sois un *homme*. »

Qu'est-ce à dire, un homme ? ce n'est pas le retentissement de l'orgueil humain, c'est un appel à la fermeté, à la divinité, à la simplicité. Il faut distinguer entre l'homme et l'homme ; les anciens, nos pères et nos maîtres l'avaient bien compris. Ce qui fait l'homme, c'est la vertu, le courage, la grandeur du caractère.

La grandeur du caractère n'est pas dans l'esprit, et nous avons trop d'exemples mémorables autour de nous pour qu'il soit nécessaire de les signaler. Vous savez tous qu'on peut être puissant dans les vues et lâche dans les moyens. La grandeur du caractère est plutôt dans le cœur parce que le cœur est le siège de la liberté, parce que là nous puisons les sentiments généreux, parce que là nous sentons se dresser en nous la justice et la vérité. L'esprit commande ; le cœur attache : mais il faut que le cœur ait des expressions nobles, hautes et profondes.

Dieu a donné à l'homme un front sublime, il lui a donné de regarder le ciel. Notre conscience, chrétiens, en est le resplendissant miroir, et c'est là que nous devons en tout puiser les actes qui sont notre devoir et le devoir d'autrui.

Ce qui déshonore ces ministres, ces conquérants, ces fondateurs d'Empires, c'est de poursuivre un but malgré toutes les entraves de la conscience, de l'atteindre en dépit de toute morale et de toute justice. Il ne faut pas faire séparer le mal pour que le bien en sorte, quelque puissantes que soient les vues, quelque grand que puisse être le résultat, même quand il s'agit de ce qu'on a appelé « Sauver un Pays... » Celui qui, pour atteindre ce but, emploie des moyens misérables est un misérable ; l'honnête homme aime mieux périr que d'être lâche. La cause du vainqueur plût aux dieux, mais Caton a préféré la vaincue, et pour rester dans le christianisme, disons avec la mère des

Machabées ; restons fermes et debout, et mourons simplement. »

Le chef d'une horde de barbares étant allé visiter un solitaire, lui demanda de former un désir et promit de le satisfaire sur le champ. « De tout votre empire, lui répondit le solitaire, je ne demande qu'une seule chose, le salut de votre âme ! » On a besoin de ces grandes et simples paroles qui viennent de temps en temps illuminer l'horizon de l'humanité pour ne pas mépriser toute l'histoire des hommes.

Lorsque Dieu étendit son doigt sur le firmament et qu'il en fit jaillir les astres, il voulut se révéler en nous d'une splendide manière, mais quand il toucha le cœur de l'homme pour faire sortir une étincelle de vérité, la révélation fut plus-magnifique encore. Ce que St. Paul dit du ciel, on peut l'appliquer au caractère ; il faut qu'il ait la hauteur, la largeur, et la longueur. La hauteur, c'est-à-dire la dignité ; la largeur, c'est-à-dire la générosité ; la longueur, c'est-à-dire la patience, le dévouement, et l'amour. « Dilatez-vous, ô Corinthiens, embrassez vos cœurs du feu de la charité, et répandez ce feu divin sur le monde. »

Les anciens qu'il ne nous est pas permis d'oublier, et dans lesquels nous avons puisé les premiers éléments de la science et de l'homme. Les anciens, dis-je, ont connu la hauteur et la largeur du caractère ; mais ils ont ignoré le dévouement et l'amour.

Les plus grands hommes de l'Antiquité, Brutus et Cassius, Aristide et Miltiade, étaient des citoyens, des patriotes, mais leur regard n'allait pas au-delà de leur patrie. Ils se sacrifiaient noblement pour elle, mais ils ne songeaient pas à l'affranchissement du monde. Platon est le vestibule du christianisme, mais il appartenait au christianisme seul de répandre la liberté comme un soleil sur l'humanité toute entière.

Celui qui fût venu dire devant le sénat romain, la plus mémorable assemblée qui ait jamais existé (j'en excepte le parlement d'Angleterre où l'on respecte encore la liberté, et une autre assemblée que je ne veux pas nommer) ; celui qui fût venu dire devant le Sénat romain : « Les hommes sont égaux, ils sont tous frères et libres ; la personne de tout citoyen est inviolable et sacrée ; le petit doit aimer le grand malgré l'envie qui est au fond de sa nature corrompue ; le grand doit aimer le petit malgré l'orgueil qui est le résultat de sa déplorable éducation ; le fort doit protéger le faible, et le faible doit réclamer l'appui du fort ; » celui-là eût été traité de fou, et n'eût pas été compris.

Eh bien ! Jésus-Christ démontra que cette folie était une vérité, il aima les hommes jusqu'à la fin, et la terre émue s'inclina devant ce divin pendu dans son ignominie surhumaine. Malgré le dévouement sublime de l'Homme-Dieu, le règne de la justice fut lent à s'établir ; et la conspiration des méchants contre le faible reste toujours menaçante. Aujourd'hui même, pour m'interdire la parole au moment où je parle de justice et de liberté, il n'est besoin ni d'aucune armée, ni d'aucune légion, il suffit de 4 soldats et d'un caporal... Mais Dieu a mis en

moi de quoi résister à tous les empires, il a mis dans mon âme ma foi et mon indépendance de chrétien. Jésus Christ est avec l'apôtre qui parle, et plus encore avec le martyr qui monte à l'échafaud. Il est dans toutes les gouttes de son sang, et il en fait des semences de vérité, de justice et de gloire, pour ranimer l'indépendance et la dignité de son église. Dieu est derrière ceux qui souffrent pour la justice : glorifions-nous dans la souffrance jusqu'à ce que nous entrions dans la puissance d'un tombeau généreux ; ne baissons pas la tête quand l'église est courbée. L'église s'est perdue, la religion s'est amoindrie du jour où ses ministres sont devenus des flatteurs de Henri IV, d'Elizabeth, et de Christian.

Ne nous laissons donc pas trahir ni par nos propres frères, ni par les déplorables faiblesses qui nous entourent ; et à ce propos, laissez moi vous raconter l'histoire de 1789 que vous semblez avoir singulièrement oubliée. Alors, les princes de la terre et les princes de la pensée se disputaient l'empire du monde ; les princes de la terre confisquaient la liberté humaine. Les princes de la pensée détruisaient la loi divine. Le clergé puissant, riche, satisfait, priait et laissait faire. Mais Dieu était là ; il pensa qu'il fallait retremper la foi chancelante, et lâcha ce que l'écriture appelle les grandes eaux du ciel ; seulement cette fois, au lieu des cataractes des temps primitifs, ce furent des cataractes sanglantes qui se répandirent sur le monde. Alors l'église tressaillit, les chrétiens retrouvèrent les catacombes. et Rome, du milieu de ses solitudes, se releva glorieuse et féconde par le sang de ses martyrs. Plus tard, un capitaine que je ne nommerai pas, après avoir promené ses étendards victorieux du Kremlin aux extrémités du monde, eut la fantaisie de s'adresser à l'Espagne. « C'est un peuple de moines, disait-il, ce doit être un peuple de lâches. » Il s'avança, et lui qui était si bien habitué à trouver des tributaires plutôt que des ennemis, fut étonné de la résistance d'un pays qui le 1er eut l'insigne honneur de hâter la ruine de cet homme et de sauver ainsi la liberté du monde.

Je ne vous rappellerai pas comment ce même conquérant qui n'était pas assez grand pour ne pas abuser de sa puissance, voulut entrer en lutte avec un auguste vieillard, et comment dans cette lutte, le glorieux captif resta l'immortel vainqueur. Dieu conduit ces choses ; il veut qu'il y ait des empereurs et des bourreaux pour qu'il y ait des saints et des martyrs, il élève les empires pour qu'il y ait des larmes, il châtie pour régénérer.

Messieurs, il est peut-être temps que je vous donne un mot du sujet qui nous réunit. Je dois solliciter votre charité pour les écoles chrétiennes protégées par votre archevêque. Je vous demande d'abord de faire des hommes de ces enfants ; mon Dieu ! ce n'est pas difficile de faire un homme ; on prend un peu de boue et on fait des hommes comme vous en voyez tant ; mais je vous demande d'en faire des hommes libres, simples, justes, méritant l'estime de Dieu et l'estime d'eux-mêmes, et pouvant ainsi revendiquer hautement l'estime des hommes !